

tonnerre plus retentissant parut l'alarmer, et je le vis jeter comme offrande un peu de tabac dans la flamme ; une autre fois, le sommeil paraissant me gagner tout à fait, je le vis me surveiller comme un chat prêt à s'élancer sur sa proie, mais je ne m'abandonnai pas au sommeil.

Il déjeuna comme à l'ordinaire avec nous et partit en avant sans que je fusse encore prêt. Une de mes filles semblait très alarmée, et refusait absolument d'entrer dans le canot, prévoyant une catastrophe ; mais sa mère se donna beaucoup de peine pour calmer son agitation. Ma fille se décida enfin, et nous partîmes. Le jeune homme côtoya le rivage devant nous à peu de distance, jusqu'à dix heures à peu près. Alors, à un tournant, dans un endroit difficile et rapide d'où la vue s'étendait au loin, je fus surpris de ne plus apercevoir ni lui, ni son canot.

A cette place, la rivière a près de quatre-vingts verges de largeur, et à dix verges de la pointe dont je viens de parler, s'élève une petite île de roches nues. J'avais mis bas mon habit, et je poussais avec grand effort mon canot contre un courant violent, qui me forçait à me tenir très près du rivage, lorsque soudain une décharge de fusil retentit près de moi. J'entendis une balle siffler au dessus de ma tête ; je sentis comme un coup à mon côté ; la rame s'échappa de ma main droite, et cette main elle-même tomba sans force. La fumée obscurcissait les buissons, mais d'un second coup d'œil je distinguai Omezuhgwutoons, qui s'enfuyait.

Au même instant, les cris de mes filles attirèrent mon attention sur le canot, que je vis tout couvert de sang. J'essayai, de ma main gauche, de pousser mon canot à terre pour poursuivre le jeune homme ; mais le courant, trop fort pour moi, nous entraîna vers l'autre bord et nous jeta sur la petite île rocheuse. Là, mettant pied à terre, je tirai un peu de ma main gauche le canot sur le roc ;